
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 12 (1984)

DOI: 10.11588/fr.1984.0.51444

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

FRANÇOISE KNOPPER-GOURON

LE BÉNÉDICTIN CASIMIR FRESCHOT PENDANT LA GUERRE DE SUCCESSION D'ESPAGNE: PATRIOTISME D'EMPIRE, ANTI-PROTESTANTISME ET JANSÉNISME

Personnage longtemps mal connu¹, le bénédictin vanniste Casimir Freschot naquit en Franche-Comté, à Morteau, vers 1640. Lorsque la province fut enlevée à la branche espagnole des Habsbourg et réunie à la France en 1678, il préféra s'exiler et il passa une grande partie de sa vie dans des monastères italiens. Il revint en France, où il ne fut réintégré dans la congrégation de Saint-Vanne qu'en 1718, et mourut à Luxeuil en 1720. La majorité de ses œuvres, écrites tantôt en latin, tantôt en italien, tantôt en français, sont des études historiques, consacrées à l'histoire contemporaine de l'Italie et des Etats d'Europe centrale. En 1705, deux relations de voyage parurent anonymement à Cologne: d'une part, ses »Remarques historiques et critiques«² retracent le voyage qu'il entreprit dans le but d'enquêter sur les jansénistes de Hollande, à un moment où Rome tentait de rechercher un compromis; après avoir quitté Venise et contourné, comme les voyageurs contemporains, le Tyrol et la Bavière déchirés par la guerre, il traversa la Carniole, la Carinthie, Salzbourg, Passau, Linz et Vienne, puis se rendit en Bohême, en Saxe et dans les Electorats du Rhin; il insiste longuement sur Salzbourg et Vienne, où il semble séjourner au début de 1704, vers la fin du règne de Léopold I^{er}; dans le deuxième tome, il réfute la doctrine de Molina, bien qu'il prétende ne prendre parti ni pour les jansénistes ni pour les jésuites. Il nous semble possible de le rattacher aux agents diplomatiques ecclésiastiques étudiés par E. Préclin, qui préféreraient, »sans aller jusqu'à l'hérésie caractérisée«, se référer à saint Augustin qu'à Molina³. Un grand nombre des informations sur Vienne est développé, d'autre part, dans les »Mémoires de la cour de Vienne«⁴, mais la polémique contre l'entourage de Léopold I^{er} y est plus virulente, en particulier après le récit d'une mésaventure probablement autobiographique⁵: un ecclésiastique, qui avait remis à Léopold un livre

1 Sous l'orthographe »Frescot«, il est mentionné rapidement par L. SCHUDT, *Italienreisen im 17. und 18. Jahrhundert*, Wien-München 1959, p. 127. La Biographie universelle de MICHAUD l'a confondu, à la suite des indications d'Armellini et de Dom Calmet, avec un homonyme protestant, qui émigra en Hollande et publia des ouvrages sur le congrès et la paix d'Utrecht.

2 *Remarques historiques et critiques, Faites dans un Voyage d'Italie en Hollande dans l'année 1704. Concernant les Mœurs, Intérêts, et Religion, de la Carniole, Carinthie, Bavière, Autriche, Bohême, Saxe et des Electorats du Rhin. Avec une Relation des Differens qui partagent aujourd'hui les Catholiques Romains dans les Païs-Bas*, 2 t., Cologne, Jacques le Sincère, 1705 (deux éditions en parurent la même année).

3 E. PRÉCLIN, *L'influence du jansénisme français à l'étranger*, *Revue historique* 182 (1938) p. 65.

4 *Mémoires de la cour de Vienne, contenant les Remarques d'un Voyageur sur l'état présent de cette Cour, et sur ses intérêts. Divisées en cinq Parties (...)*. Cologne, Guillaume Etienne, 1705.

5 *Mémoires (fin de la Seconde Partie)* (voir n. 4) p. 143 sqq. Freschot détaille, dans les *Remarques* (voir n. 2) t. 1, p. 80sqq., la lente dégradation des rapports entre la Bavière et l'Autriche.

dans lequel il démontrait la nécessité d'arrêter la guerre contre la Bavière, ne récupéra jamais son texte, ce qui lui fit comprendre qu'il avait gêné les menées diplomatiques des conseillers de l'Empereur.

Dans les deux ouvrages, Freschot plaide, en cette première phase de la Guerre de Succession d'Espagne, pour la réconciliation de l'Empereur avec les princes-électeurs de Bavière et de Cologne, que Villars avait réussi à gagner à la cause de la France et à détacher de l'alliance autrichienne. Il dénonce violemment les liens que les agents de Louis XIV ont pu nouer, à partir du sol autrichien, avec les révoltés de Hongrie conduits par François Rákóczi. Les «Mémoires», s'adressant au public désireux de connaître des détails sur la cour de Vienne et sur les rapports du clergé avec cette cour, visent en priorité les jésuites qui entourent Léopold et les effets néfastes de leur diplomatie. Dans les «Remarques», l'auteur, qui souhaite l'alliance des princes catholiques de l'Empire, met une sourdine à sa critique et défend avant tout l'institution de la monarchie impériale.

Trois polémiques, imbriquées les unes dans les autres, se greffent sur ce fil conducteur. Freschot, s'écartant de la tradition savante et littéraire des voyageurs mauristes Mabillon et Montfaucon, met ses observations au service de la controverse. La relation de voyage devient un prétexte pour traiter de questions dogmatiques, morales, sociales et politiques, et pour lier la polémique à l'actualité diplomatique et religieuse. Dans son avant-propos aux «Remarques», l'auteur affirme que son premier mobile est l'apologétique anti-protestante; d'ailleurs, le choix, par un historien catholique, de la technique de la relation de voyage, à une époque où ce genre était dominé par la plume acerbe d'un Burnet⁶ ou d'un Misson⁷, impliquait une prise de position contre les polémistes protestants⁸. En outre, Freschot se sert, en cette période de guerre, de l'ennemi français comme d'un bouc-émissaire: quand il décrit l'Allemagne du Sud et l'Autriche, il s'efforce de prouver l'influence que Français et Françaises y exercent encore. Ce faisant, il conteste l'inclination qu'avait Rome pour la cause française, préconise une politique extérieure qui s'émanciperait des menées jésuitiques, et, pour étayer ses convictions diplomatiques, donne libre cours à ses sympathies jansénistes.

Les deux relations dans lesquelles Freschot exprime son animosité envers les protestants, les Français et les jésuites, constituent une sorte de puzzle que seuls le contexte diplomatique ainsi que la tension entre bénédictins et jésuites peuvent aider à assembler. L'optique de Freschot est celle du clergé bénédictin partisan des Habsbourg, toutefois il utilise les armes des protestants rationalistes qui, à l'instar de

6 Le théologien anglais Gilbert BURNET publia une relation de voyage en 1686, traduite en français l'année suivante (et en allemand en 1688) sous le titre: Voyage de Suisse, d'Italie, et de quelques endroits d'Allemagne et de France, Rotterdam, Abraham Acher, 1687.

7 Le protestant français Maximilien MISSON, conseiller au Parlement de Paris, émigra en Angleterre en 1685; chargé d'accompagner le futur comte d'Arran lors de son *grand tour* en 1687, il publia un Voyage d'Italie en 1691; l'ouvrage connut un vif succès et fut souvent réédité. Le géographe LENGLET-DUFRESNOY recommande de s'en servir avec précaution à cause des *traits continuels de satire et de raillerie dont il est plein* (Méthode pour étudier la géographie, Paris, Charles Estienne Hochereau, 1716, t 1, p. 368).

8 Sur la contre-propagande catholique de Deseine et de Freschot, cf. P. LAUBRIET, Les Guides de voyages au début du XVIII^{ème} siècle et la propagande philosophique, in: Studies on Voltaire and the eighteenth century, XXXII (1965) p. 272 et 311.

Misson, soumettent la religion, la morale et la politique à une égale critique. De sorte que, pour les besoins de la polémique, il arrive à Freschot de se contredire: il proclame, dans sa préface, qu'il abordera des sujets politiques, pour se démarquer de la circonspection de Misson, mais il précise aussitôt qu'il n'a pas eu accès à des informations privilégiées, craignant sans doute d'être taxé d'espionnage; ou encore, ce moraliste rigoriste prend autant de plaisir que les voyageurs hérétiques à conter des anecdotes grivoises; ce défenseur de l'institution impériale critique ou excuse tour à tour la clémence abusive de Léopold I^{er}, ou dénigre les généraux et les ministres corrompus alors qu'il a condamné, au début de ses »Mémoires«, l'impertinence des petits maîtres qui passent leur temps, dans les cafés de Vienne, à *déchirer sans aucun égard* la conduite des mêmes généraux et ministres⁹.

*

Dans l'avant-propos aux »Remarques«, Freschot laisse entendre que les problèmes de politique extérieure seront dissociés des questions confessionnelles: dans le domaine de la politique extérieure, c'est envers les »Anecdotes de Pologne« de Dalairac qu'il exprime son désaccord¹⁰; vis-à-vis de Misson, il prétend se limiter à la polémique religieuse et il qualifie les autres sujets de *faits sans conséquence*. Il se borne, dans cet avant-propos, à ôter toute crédibilité à ses adversaires protestants et à attaquer leurs informateurs. Ce serait, par exemple, un *marchand français* qui aurait rapporté à Misson que l'âne de Vérone était soi-disant porté en procession, en d'autres termes l'un de ces *antiquaires* dévoyés et incompetents, de surcroît soit protestants soit athées:

des Protestans cachez, ou des gens sans Religion, lesquels dans les occasions de décharger leurs cœurs en liberté avec des étrangers ennemis de la croyance et du culte Romain, en usent à peu près comme les galans rebutez, qui pour se venger du mépris que quelque femme aura fait d'eux se consolent à en dire tout le mal qu'ils peuvent.

En accusant ainsi les voyageurs protestants de se laisser aveugler par leurs préjugés et d'écouter les premiers escrocs venus, Freschot, sans apporter de lumière sur les sources d'information qu'il a utilisées, suggère du moins qu'il adopte l'optique des autochtones et des fidèles sujets des Habsbourg.

En réalité, la principale intention de Freschot est de faire coïncider le patriotisme d'Empire avec le catholicisme; il n'envisage pas la religion indépendamment de ses implications diplomatiques. Dans le climat d'intrigue et d'espionnage de ces années de guerre, il a pris conscience que les voyageurs protestants, en sapant les bases de la divinité de la monarchie, ébranlent l'ordre politique et social de l'Empire. Effectivement, par goût de l'évidence rationnelle, Misson a dénoncé, tout au long de son voyage, les marques de la superstition populaire, mais il a aussi condamné le clergé, qui tirait parti de la naïveté du peuple, ainsi que les Empereurs, aussi crédules que le

⁹ Mémoires (voir n. 4) p. 31 et 244 (Freschot donne libre cours à son indignation à partir de la Troisième Partie).

¹⁰ Cf. aussi Remarques (voir n. 2) t. 1, p. 169. Dans Les Anecdotes de Pologne, ou Mémoires secrets du Règne de Jean Sobieski III, du nom, 2 t., Paris, Pierre Aubouyn et Charles Clouzier, 1699, DALAIRAC soutient les intérêts de la France et de ses alliés. Les services de Lobkowitz l'accusèrent d'espionner et d'apporter aux révoltés de Hongrie une aide financière de la France.

commun des mortels et infatués de leur pouvoir miraculaire¹¹. Misson, bien qu'il ait affiché qu'il ne se mêlait pas de politique, mettait en cause le caractère sacré de la personne royale. C'est pourquoi, il importait à Freschot de démontrer, d'une part, que la raison est compatible avec la croyance aux miracles, d'autre part, que Dieu accorde sa grâce à l'Empereur.

Il use de sa raison critique et reste sceptique face aux manifestations de la crédulité populaire. Il n'accorde aucun crédit à la légende selon laquelle le célèbre *Fenstergucker*, sous la chaire de la cathédrale de Vienne, représenterait le malheureux architecte que son rival aurait fait culbuter par une fenêtre:

Mais comme je n'ai pas trop de foi pour ces sortes de contes, je croi (!) plutôt que le portrait est celui de l'ouvrier qui a fait la Chaire, et quelques autres ouvrages de l'Eglise¹².

Il justifie son hypothèse en rappelant la coutume que les peintres ou les sculpteurs avaient, à l'époque, de se représenter sur leurs œuvres. De nouveau, évoquant une Vierge miraculeuse vénérée à Saint-Etienne, il replace le récit du miracle dans son contexte historique, et se réfugie derrière le «on dit»:

Le transport qu'on a fait de Hongrie d'une image de Notre Dame peinte assez grossièrement sur une planche (...) et qu'on dit avoir versé des larmes en ce pais-là avant les dernières révolutions, contribue beaucoup à ce concours du Peuple à l'Eglise catholique (...) et les miracles qu'on dit que Dieu opère journellement par l'intercession de la Vierge, réclamée en ce lieu, sont si fréquens, que les murailles de cette partie de l'Eglise (...) sont surchargées de vœux¹³.

Il rapproche ici la vénération populaire, sans la partager ni la critiquer, de l'actualité hongroise, qu'il réproouve, et de la crainte quotidienne d'une incursion des Hongrois à Vienne.

Cette prudence teintée de scepticisme permet à Freschot d'entraîner subrepticement les protestants au cœur de la polémique et de les attaquer sur le thème des rapports entre la foi et la raison. Il se lance notamment dans une digression où il reprend, de façon très éclectique, divers aspects de l'apologétique catholique et s'adresse explicitement aux protestants car il définit, à leur intention, ce qu'est un *vœu* (ex-voto)¹⁴. Il attaque d'abord les rationalistes sur leur propre terrain et s'inspire de l'empirisme de Locke: les protestants, du moment qu'ils n'ont pas la pratique expérimentale du culte des saints, ne possèdent pas, dans ce domaine, les bases de toute connaissance et de tout raisonnement. Restant sur le terrain de la raison, il attire ensuite l'attention sur le caractère non dogmatique de *tous les Miracles qu'on publie*, si bien que *les Catholiques mêmes* jugent aussi déraisonnable de les nier que de les accepter globalement; il avait d'ailleurs proclamé, au commencement des «Remarques», qu'il était hostile aux *momeries et superstitions sacrilèges*¹⁵. Pour achever de convaincre son public protestant, Freschot se réfère aux Ecritures:

Que Dieu reveille quelquefois la dévotion des Peuples par quelque prodige, qui a-t-il en cela qui

11 A propos d'un goître vu à Bergame, MISSION écrit: *Vous savez sans doute que ceux de la Maison d'Autriche prétendent guérir de cette maladie, en donnant un verre d'eau à boire, et denoïer la langue des bègues, en les baisant* (Voyage d'Italie, Amsterdam 1743 (s. éd.) t. 3, p. 131.

12 Remarques (voir n. 2) t. 1, p. 96.

13 Ibid., p. 101 sq.

14 Mémoires (voir n. 4) p. 83 sqq.

15 A l'objection des protestants que *tout ce qu'ils reprochent aux Catholiques Romains est vrai, mais que la honte qu'il y a de l'avouër fait qu'ils n'en veulent pas convenir*, Freschot répond qu'aucune discussion n'est alors plus possible (Remarques, voir n. 2, t. 1, préface).

choque ou sa conduite ou la justesse du raisonnement? Si les Miracles ne servoient à rien pour la conversion ou pour la sanctification des hommes, pourquoi Jésus Christ en auroit-il fait un si grand Nombre?

Malgré tout, Freschot est un polémiste plus qu'un théologien: il veut mettre les rieurs de son côté et lance, pour finir, une boutade qui, adaptant l'idée janséniste que Dieu se cache à ceux qui ne méritent pas de le connaître, ramène la digression au niveau de la joute oratoire: *Cette grande prévention contre la foi des miracles ne vient-elle point de ce qu'on n'aime guères à voir les autres mieux traités que soi?*

La conclusion de sa digression – *Mais c'est une Relation que j'écris et non pas une dispute de controverse* –, solution commode et expéditive pour mettre un terme à la discussion, caractérise la technique de Freschot: les observations sur les lieux traversés débouchent systématiquement sur la polémique anti-protestante.

Lorsqu'il traite des miracles, Freschot ne se distancie pas seulement du scepticisme des rationalistes, il s'écarte également du pessimisme janséniste, car il voudrait présenter comme une vérité d'évidence la grâce que Dieu accorde à l'Empereur. Certes, sous l'influence du jansénisme, il souligne que la personne des princes est faillible. Au demeurant, le fait d'avoir choisi, pour prouver les exagérations de Misson, l'exemple de l'âne de Vérone est peut-être une subtile allusion au «Mars Gallicus» (1637): Jansenius y avait relancé la polémique contre la conception mystique de la royauté et pris l'exemple de l'ânesse de Balaam, qui avait reçu le don de prophétiser sans avoir eu pour autant une prééminence sur les autres ânes¹⁶. De plus, Freschot reproche à l'actuel archevêque de Salzbourg, le comte de Thun, son excessive passion pour la chasse; il blâme l'intérêt que Léopold porte aux expériences chimiques de Rugieri ou sa générosité abusive à l'égard de *pieux fainéants*, des chanteurs italiens ou de mauvais poètes¹⁷. Si l'archevêque de Salzbourg, Wolf Dietrich de Raitenau, tenté par l'hérésie protestante, destitué et arrêté en 1612, a fait preuve d'un repentir exemplaire, c'est qu'il a été touché par la grâce, *victorieuse dans un genre de personnes, où il est si rare de la voir triompher*¹⁸.

Mais notre voyageur cherche une voie intermédiaire entre le jansénisme et le pélagianisme: il pose le principe *que tout le bien et tous les avantages, qui rendent les Etats heureux, viennent du Ciel*; il est convaincu à la fois que, sans la grâce divine, *toute l'adresse, tous les soins, et toute la force humaine ne peuvent rien*, et qu'il faut aussi attribuer les *secours* que Léopold a reçus de Dieu et des hommes à la *piété*, cette *vertu dominante* de l'Empereur. Les erreurs stratégiques commises depuis le début de la guerre par l'Electeur de Bavière sont, d'après Freschot, autant de miracles en faveur de l'Empereur: ainsi Max-Emmanuel, alors qu'il était maître du Danube en 1703, aurait-il pu descendre le fleuve pour *donner la main* aux rebelles de Hongrie, *mais grâces au Ciel l'Autriche s'est vue délivrée de ce danger, et l'Empereur a vu ce même Ciel faire en sa faveur un de ces miracles, dont il est accoutumé de relever ses affaires, quand elles paraissent le plus désespérées*¹⁹.

16 Sur Jansenius et le miracle royal, cf. R. MANDROU, Introduction à la France moderne (1500–1640). Essai de Psychologie Historique, Paris, Albin Michel, 1974, p. 169 sq., et B. PLONGERON, Recherches sur l'Aufklärung catholique en Europe occidentale (1770–1830), in: Revue d'histoire moderne et contemporaine, XVI (1969) p. 597 sq.

17 Remarques (voir n. 2) t. 1, p. 104 sqq., 111 sqq., 167 sq.

18 Ibid., t. 1, p. 42.

19 Ibid., t. 1, p. 90, cf. aussi p. 86.

En réhabilitant la monarchie de droit divin contre ses détracteurs, Freschot utilise aussi la polémique anti-protestante pour lancer un avertissement au gouvernement de Vienne: s'allier à des puissances protestantes représente un grave danger sur le front idéologique. Il s'inscrit par là dans la lignée des diplomates hostiles à l'alliance conclue par l'Autriche, en 1703, avec les puissances protestantes qu'étaient l'Angleterre, la Hollande, le Danemark, la Prusse. Il réclame, dès 1704, que l'Autriche songe plutôt à se réconcilier avec la Bavière, et il s'insurge contre l'adresse avec laquelle la France exploite les rivalités et empêche l'union des princes catholiques d'Allemagne:

*il me semble que je puis bien assûrer, que tous les Princes, qui sont demeurez Catholiques Romains en Allemagne, ont au contraire un intérêt particulier de se bien entendre avec l'Empereur, qui outre qu'il est le Chef commun de l'Empire, l'est encore des Princes de cette Religion, comme le plus puissant et le plus capable de les maintenir, tant qu'ils voudront vivre avec lui*²⁰.

*

Freschot déplore que l'Empire, dernier rempart du catholicisme, soit un *corps languissant, quoiqu'animé d'un esprit si sain et si pur*²¹. Il reste dans la tradition universaliste de l'ancienne mystique impériale du Moyen-Age, croit à la prééminence morale de l'Empire, à la «mystique d'une sorte de papauté séculière», pour reprendre la formule de J. F. Noël²². L'image qu'il se fait de l'Empire, dont il attribue le déclin aux intrigues tramées par la France, repose sur deux sortes de considération: celles qui se rattachent à la raison d'Etat, par lesquelles nous commencerons, et celles qui découlent du rigorisme janséniste.

Il voit les lieux qu'il traverse à la lumière des intérêts de l'Empereur et de ses alliés. L'information principale qu'il donne sur Passau est l'hommage qu'il convient de rendre à l'évêque, le comte de Lamberg, parce que ce dernier a réussi à faire élire roi de Pologne l'Electeur de Saxe, Frédéric Auguste, contre son rival le prince de Conti, soutenu par la France²³. Vis-à-vis de la Bavière, il prend garde que son animosité ne déborde le cadre du conflit présent, et seule la hargne que suscite en lui l'alliance de Max Emmanuel avec Louis XIV est constante. Le livre remis à Léopold par l'ecclésiastique malchanceux, alias Freschot, étudiait

*toutes les Alliances et bons offices rendus pendant le cours de cinq cents ans par l'Auguste Maison d'Autriche à celle de Bavière, et les soins continuels que celle-ci avoit toujours eu d'entretenir une parfaite correspondance de respect et d'amitié avec la première, le tout accompagné d'une déduction assez bien raisonnée des motifs qui devoient porter les Electeurs de cette Maison à cultiver cette union dans les conjonctures présentes, plutôt que de prêter l'oreille et la main aux étrangers pour la destruction de leur commune patrie*²⁴.

C'est pourquoi, la moindre affaire d'espionnage, telle celle d'un Bavarois qui s'est introduit à Salzbourg, lui paraît avoir *assez de l'air et des manières françoises, selon lesquelles il semble que le Duc de Bavière se laisse aujourd'hui conduire*²⁵.

Au nom de sa conception universaliste, Freschot se réjouit que, depuis le début de la

20 Ibid., t. 1, p. 79.

21 Mémoires (voir n. 4) p. 150.

22 Traditions universalistes et aspects nationaux dans la notion de Saint-Empire Romain Germanique au XVIII^e siècle, in: Revue d'Histoire Diplomatique 3 (1968) p. 194.

23 Remarques (voir n. 2) t. 1, p. 87.

24 Mémoires (voir n. 4) p. 143 sq.

25 Remarques (voir n. 2) t. 1, p. 57.

Guerre de Succession d'Espagne, il soit parlé italien à la cour, car c'est une façon, pour l'Empereur, de faire *reconnaître son Royaume de Rome et d'Italie dans le fond de l'Allemagne*²⁶. Persuadé que la mission de l'Empire est de sauvegarder l'idéologie catholique et que son unité ne saurait être assurée par la simple association d'intérêts matériels, il note que le brassage des populations, à Vienne, favorise les conflits; et il s'empresse de commenter que les incompatibilités se transforment en *jalousie* lorsque les liens entre les nations ne tiennent *qu'au commerce et à la nécessité de pourvoir aux besoins de la vie*²⁷.

Songeant soit à la Hongrie soit aux fiefs que l'Empire s'était constitué en Italie du Nord et dont certains avaient des prétentions à l'indépendance²⁸, il constate avec tristesse, à Vienne, que des peuples sujets de l'Empereur *servent mal leur maître* et lui causent bien des maux; il observe cette absence de patriotisme lorsqu'il fréquente les théâtres, les cafés ou les églises, *les lieux les plus sacrés, où le génie et l'antipathie des nations se déploie avec le plus de liberté et de force, au sujet des nouvelles qui s'y débitent*²⁹.

En revanche, il idéalise le sens du patriotisme que les couches inférieures de la société ont su conserver. Les paysans tyroliens, lorsqu'ils se sont soulevés et ont repoussé l'Electeur de Bavière, au début de l'été 1703, ont donné une leçon aux plus hauts responsables de l'Empire:

*C'est à ses braves et fidèles Paysans que l'Empereur doit le salut du Tyrol (...). Et ce n'est pas sans raison qu'on disoit alors par tout, que si Sa Majesté Imperiale étoit aussi bien servie par ses Généraux et par ses Ministres qu'elle l'étoit par ses peuples de la plus petite condition, ses ennemis ne lui insulteroient pas si cruellement qu'ils faisoient quasi par tout*³⁰.

Comme Freschot n'éprouve, sur le plan sociologique, aucune sympathie pour les gens de basse condition³¹, le thème du patriotisme populaire n'est, pour lui, qu'un moyen pour noircir l'image d'une cour corrompue, où la Bavière a su se faire des partisans parmi les généraux et les ministres. Pour la même raison, il rapporte que les Viennois sont actuellement mécontents, et il oppose ce mécontentement au stéréotype de la fidélité innée, «naturelle», du petit peuple envers son prince: il adopte l'idée reçue que le respect de la monarchie est ancré dans l'âme des Viennois, et montre le décalage qui existe entre le cliché et l'actualité sociale, de manière à dénoncer la corruption et l'incompétence des conseillers de l'Empereur³².

*

Cette partialité et cet acharnement à défendre les intérêts de l'Empire ont paru suspects au «Journal des Savants» qui, dans son Supplément de 1707, insinue que *l'Auteur est Allemand, et encore plus de cœur, que de naissance*^{32a}. On peut se demander si ce ne

26 Mémoires (voir n. 4) p. 93 sq.

27 Ibid., p. 59.

28 Cf. F. F. Noël (voir n. 22) p. 195 sqq.

29 Remarques (voir n. 2) t. 1, p. 123.

30 Mémoires (voir n. 4) p. 247.

31 *Le peuple de Vienne est un peu grossier et quelquefois brutal, comme on en voit souvent des exemples dans des affronts faits par la canaille à des personnes de la première considération*, Mémoires (voir n. 4) p. 76; cf. aussi p. 160 sq.

32 Ibid., p. 76.

32a Journal des Savants, 1707 Supplément, p. 271.

serait pas parce qu'il souffrait de son exil que Freschot cristallise ses revendications politiques, morales, sociales, contre la France. Inlassablement, il compare l'Autriche à la France et recherche les causes de son infériorité: il s'en prend aux lenteurs de la justice impériale, au manque de discipline des soldats, à l'instruction insuffisante des officiers; dans la majorité des cas, il associe son souci de patriotisme à des considérations morales proches du jansénisme.

Pour un meilleur service de Dieu, il faudrait que l'Empereur arrive à *aussi bien déraciner de sa cour le cœur français que la langue française*³³. En effet, la frivolité est un signe d'indifférence religieuse et patriotique: Freschot reproche aux aristocrates viennois de s'intéresser davantage à leurs aventures galantes qu'aux intrigues qui se tissent contre leur souverain; il vante la modestie du caveau des Habsbourg, afin de mettre en évidence la vanité des nobles qui préfèrent les enterrements pompeux; il note, toujours dans une optique didactique, que l'impératrice coud à l'opéra, n'est nullement coquette, et que le *peu de beauté* qui règne à la cour est *l'effet d'un soin affecté de ne point trop exposer la vertu du Roi des Romains aux charmes doucereux des plus belles Dames*³⁴. En revanche, les familles qui se ruinent à vouloir singer la galanterie et les modes françaises font passer *plusieurs millions d'or* en France, de sorte que

*jusques à ce qu'un Empereur prenne la vigoureuse résolution d'arracher, par l'exemple de sa Cour, et par des Loix sévèrement observées, cet entêtement des modes, on donnera toujours aux gens raisonnables de quoi pester contre cet abus, et à la France de quoi faire la guerre à l'Allemagne à ses propres dépens*³⁵.

Il se méfie des femmes, en particulier des gouvernantes, des confidentes et des religieuses, qu'il juge plus en état de nuire que beaucoup d'hommes car on a de *l'indulgence pour leur sexe*, surtout s'il s'accompagne de cette modestie religieuse, qui *sçait si bien débiter les compliments doucereux sous lesquelles (!) peuvent couler sans soupçon les plus dangereuses pratiques*³⁶.

Il leur décoche les flèches que lui inspirent sa misogynie, sa francophobie et sa fureur de voir la religion utilisée à des fins contraires aux intérêts de l'Empire. Pour inciter le gouvernement à rester sur ses gardes, il se réjouit ostensiblement que Vienne ait expulsé, en 1702, les religieuses et les gouvernantes venues de France, parce que leur rôle était de soutenir les rebelles de Hongrie. Il considère que les riches ont tort d'avoir recours à des sages-femmes françaises; il se plaît à rapporter que le petit peuple viennois *témoignait de la haine aux Français* et avait pris en grippe la sage-femme de l'impératrice, rendue responsable de la stérilité d'Eleonore après la naissance de son troisième enfant³⁷.

Il attaque tous ceux qui cèdent aux tentations de ce monde. Depuis la mort du Père capucin Marc d'Aviano, constate-t-il, Vienne n'a plus *d'homme à miracle ou d'une sainteté extraordinaire*. Partisan d'un retour à la simplicité des premiers temps de l'Eglise, il désapprouve les nombreux autels de famille érigés par les nobles, notamment dans les églises des collèges jésuites où, *les Pères sachant très bien cultiver*

33 Mémoires (voir n. 4) p. 94 sq.

34 Ibid. p. 267; également Remarques (voir n. 2) t. 1, p. 113.

35 Mémoires (voir n. 4) p. 67.

36 Ibid., p. 61 sq.

37 Freschot partage ce soupçon, Mémoires (voir n. 4) p. 266 sq.

la bonne volonté de leurs dévôts, ce n'est pas merveille que tout brille et reluise de la dévotion des uns et du soin des autres³⁸. Par souci de la discipline monastique, il juge superflues les visites de la famille impériale, qui créent des perturbations dans les couvents; que Léopold ait défendu aux riverains du couvent des récollets d'ouvrir leurs fenêtres le fait sourire: d'ordinaire, rappelle-t-il, ce sont les moines qui se privent de l'occasion de faire entrer le monde dans leurs cœurs, en le recevant par les yeux. Il ne manque pas une occasion de reprocher au clergé séculier de n'être pas si zélé que d'abandonner ses bénéfices pour aller porter la foi ailleurs. Lorsqu'il évoque la vie romanesque de Wolfdietrich de Raitenau, il relègue délibérément au second plan le conflit qui avait opposé cet archevêque à la Bavière et aux jésuites, sur lequel la Chronique (la «Salzburgische Chronica» de 1666) avait mis l'accent: les détails qu'il retient ont trait à la morale du personnage, disposé à profiter de la liberté que donnaient les nouvelles opinions aux Ecclesiastiques de prendre des femmes, sans vouloir quitter son Benefice³⁹. Enfin, bien avant que l'évêque Migazzi ne les renvoie en Italie, Freschot s'insurge contre la multitude des prêtres qui se contentent de vivre des libéralités de l'Empereur ou des messes qu'ils lisent à la cathédrale Saint-Etienne.

Sa vocation bénédictine, son idéal d'érudition et de pauvreté expliquent ses sarcasmes sur le manque de productivité des jésuites professeurs à l'université de Vienne ou sur la feinte érudition des dominicains dont le couvent jouxte la Bibliothèque publique. A Salzbourg, il se gausse des jésuites qui ont refusé d'enseigner à l'université parce qu'ils ne supportaient pas l'idée que l'archevêque puisse visiter et contrôler tout ce qu'il se passerait; il regrette que l'abbé qui succéda à Jean Staupitz, en 1525, à Saint-Pierre, ait fait brûler tous les écrits de son prédécesseur, dont on assure qu'il était très savant et qu'il avait écrit, sans doute pour réfuter Luther⁴⁰. Ses scrupules le poussent à proclamer qu'un bibliothécaire, s'il n'est pas de noble naissance, ne doit pas prétendre à un salaire élevé, exemple qui illustre admirablement l'abîme qui va se creuser, dans la deuxième moitié du XVIII^{ème} siècle, entre le rigorisme janséniste et les aspirations de la bourgeoisie intellectuelle⁴¹.

Sa morale austère conduit Freschot à redouter, en effet, un renouvellement de la hiérarchie sociale. La coutume, qui paraît être celle de toute l'Allemagne, d'ouvrir l'université ou les couvents à des personnes de toute condition, risque d'encourager le relâchement des mœurs:

Je ne nie point que parmi le peuple le plus bas il n'y puisse avoir quelquefois de bons esprits, capables des sciences, mais je voudrais qu'on portât un peu plus de respect à celles-ci, et que ce qui est le plus bel ornement de la Noblesse, et de la bonne naissance, ne devint point un privilège commun à la canaille, qui dans la bassesse de son état, n'a ni le moyen ni l'occasion de s'en faire honneur⁴².

Notre attention est ainsi attirée sur les divergences qui existaient au début du XVIII^{ème} siècle entre les jésuites de Vienne et les bénédictins de Salzbourg: les jésuites ne

38 Remarques (voir n. 2) t. 1, p. 97, et Mémoires (voir n. 4) p. 87.

39 Remarques (voir n. 2) t. 1, p. 41.

40 Ibid., t. 1, p. 71 sq.

41 *Les hommes qui s'attachent aux Sciences ne devraient guères ambitionner de condition plus heureuse [que celle de bibliothécaire], quand d'ailleurs leur naissance ne les oblige pas à aspirer plus haut* (Mémoires [voir n. 4] p. 29).

42 Mémoires (voir n. 4) p. 23 et p. 27.

restaient pas fermés aux nouvelles mentalités sociales⁴³ et ouvraient largement leur université, quitte à en dégoûter les cavaliers, tandis qu'il a été créé, à Salzbourg, un collège destiné à accueillir les gentilshommes autrichiens, tyroliens et bavarois. Quand il attaque l'université des jésuites, Freschot s'appuie davantage sur ces considérations sociales que sur les différences doctrinales; c'est en manière de plaisanterie qu'il plaint les malheureux qui étudient, à Vienne, la *Philosophia aulica* et sont, par là, *privez des admirables connaissances qu'on puise à pleins sceaux dans l'abîme sans fond de la philosophie d'Aristote, et ne remportent de leurs études que des artifices mécaniques, au lieu de la moëlle scientifique des formes substantielles, et de la Panacée à tous maux, qui est renfermée dans les qualitez des Anciens*⁴⁴.

Tout en se félicitant, comme nous l'avons vu, du patriotisme des Viennois et des paysans tyroliens, il pressent, à la veille du soulèvement des paysans bavarois de 1705, que la participation du peuple à la vie culturelle et politique augmente les risques de troubles sociaux. Il partage, ici encore, les vues du clergé conservateur de Salzbourg, avec lequel il reproche, deux fois de suite, au comte de Thun d'avoir choisi un ancien domestique pour chancelier.

*

Les considérations morales président également aux stéréotypes nationaux formulés par Freschot. Théoriquement, il voudrait appartenir à la catégorie des voyageurs rationalistes qui refusent de généraliser d'après les apparences; il est par exemple frappé, comme Misson, par la dévotion *quasi excessive, extraordinaire*, du peuple viennois, mais il nuance aussitôt: *Je dis extraordinaire quant aux apparences extérieures, des quelles seules il nous est permis de juger*; il rétablit l'origine historique qu'il attribue à cette dévotion (le siège de Vienne par les Turcs) et se garde bien de trancher la question de savoir s'il s'agit à présent d'un acte de *routine* ou d'un *véritable sentiment de piété*⁴⁵. A son entrée dans la principauté de Salzbourg, à Kaltenhausen, il cherche à faire preuve de tolérance et surmonte son aversion pour la bière, convenant même qu'elle est *peut-être plus salulaire à la santé du corps que l'usage du vin le meilleur*⁴⁶. Il reprend à son compte, dans les »Mémoires«, le stéréotype de la *Lenteur Naturelle de la Nation Allemande*, auquel il impute les insuffisances de la justice impériale, mais il relativise considérablement ce reproche dans les »Remarques«: si la diplomatie autrichienne a commis l'erreur de trop attendre avant de déclarer la guerre à la Bavière, c'est par suite de l'espionnage et des intrigues, ces *somnifères étrangers* que l'ennemi a ajoutés au tempérament phlegmatique de la nation allemande⁴⁷.

Son horreur de la débauche, pourtant, l'entraîne à généraliser et à retrouver les clichés: la débauche, *parmi les Allemands, commence et finit toujours par le vin, ou, comme la liberté entre l'un et l'autre sexe est toujours entière en Allemagne, il arrive assez souvent que le prétexte de la dévotion couvre un véritable badinage*⁴⁸. Avec un

43 Dans ce domaine, l'attitude des jésuites était particulièrement complexe et contradictoire, ainsi que le montrent R. FAVRE, C. LABROSSE, P. RETAT, dans: Bilan et perspectives de recherche sur les »Mémoires de Trévoux«, in: Dix-huitième siècle 8 (1976) p. 248.

44 Mémoires (voir n. 4) p. 40. Ce passage est reproduit dans le Journal des Savants (voir n. 32a) p. 270.

45 Mémoires (voir n. 4) p. 80, et Remarques (voir n. 2) t. 1, p. 101.

46 Remarques (voir n. 2) t. 1, p. 52 sq.

47 Mémoires (voir n. 4) p. 154 sq., et Remarques (voir n. 2) t. 1, p. 123.

48 Mémoires (voir n. 4) p. 42 sq. et p. 49.

malin plaisir, il cite le célèbre jésuite auteur du «*Traité sur le Bel Esprit*», Dominique Bouhours, qui fut l'une des cibles privilégiées des jansénistes;

Car enfin on n'a pas l'humeur aussi chagrine contre les Allemans que le Pere Bouhours, qui mettoit en doute s'il étoit possible de trouver dans toute la Nation un seul bel esprit, et apparemment un homme bien tourné et galant, ce qui suppose le premier.

Cette parenthèse permet à Freschot de railler l'intolérance d'un jésuite, de surcroît français, toutefois il se laisse gagner par l'envie de généraliser et ajoute que *le mal de l'histoire* est qu'il faut tout de même reprocher à la nation, chanoines y compris, de ne pas savoir pratiquer l'ascétisme⁴⁹.

De telles généralisations manifestent que Freschot, peut-être froissé par son échec personnel à la cour, n'accepte pas, en fin de compte, de s'intégrer en terre germanique. Il s'étonne, par exemple, que l'on forme l'archiduc (le futur Charles VI) aux manières espagnoles, alors que la nation espagnole et l'allemande sont *par nature antipathiques*⁵⁰: bien que l'auteur veuille plaider pour le bien de l'Empire, cette formule est ambiguë, car elle suggère que, dans le fond, ce n'est pas le candidat autrichien qu'il faut souhaiter sur le trône d'Espagne. Alors que la Guerre de Succession favorisait l'intensité des nationalismes, seule son analyse de la diplomatie a fait épouser à Freschot la cause de l'Empire. Avec les historiens des mentalités qui nous rendent sensibles à l'importance du milieu environnant, nous observons combien il est délicat de faire la part des réactions individuelles de cet exilé et du modèle culturel dont il s'inspirait. Notre hypothèse est que, dans ses deux relations, Freschot partage les vues des bénédictins de Salzbourg; une partie du clergé salzbourgeois désapprouvait la neutralité observée par le comte de Thun, car elle faisait le jeu de la Bavière et de la France et conférait à la Prusse protestante le rôle de médiatrice. Freschot souhaite d'ailleurs, vraisemblablement avec les bénédictins de l'université, que le chapitre de Salzbourg se réconcilie avec son archevêque, d'autant que leur désunion résultait d'un désaccord financier mesquin. Quand l'auteur affirme cyniquement que l'Electeur de Bavière a commis une faute tactique en renonçant à faire nommer son fils coadjuteur de l'archevêque de Salzbourg, il semble se moquer de la Bavière; en réalité, il cherche plutôt à convaincre les chanoines, par l'absurde, que le choix du comte d'Harrach, proposé par Vienne comme coadjuteur, leur est moins funeste, même s'ils ont été offusqués de ne pas être consultés et s'ils craignent que Vienne ne soutienne davantage les intérêts de l'archevêque que ceux du chapitre.

*

Freschot a profité de l'apport de Misson: il a compris que la distinction établie par Misson entre *description* et *relation* de voyage⁵¹ permettait au sujet critique d'affirmer ses droits. Mais il s'en sert, à la différence de Misson, pour satisfaire la curiosité de ses contemporains en les informant sur les grands qui présidaient aux destinées de l'Empire. Loin d'éviter les sujets politiques, il fait alterner le récit des faits qu'il a observés avec des commentaires effrontés, qui, tels les bons mots de l'Empereur

49 Ibid., p. 55.

50 Remarques (voir n. 2) t. 1, p. 116 sq.

51 MISSON, Voyage d'Italie (voir n. 7) t. 1, p. XII et XVIII.

rapportés avec une pieuse naïveté, sont des instruments de la controverse ou des appels au patriotisme⁵².

Il a pris conscience que la relation de voyage, même si elle n'appartient pas aux genres dits nobles, va trouver sa place dans la nouvelle esthétique réaliste:

*Voilà bien des remarques inutiles, dira-t-on, et un détail de beaucoup de choses qui ne valent (!) guères plus que des riens. On l'avouë; mais contes (!) vous pour rien l'exactitude à parler de tout, et dans un tableau ne peint-on pas, aussi-bien que les Palais et les Villes, les chaumes, les rochers, les marais, et tant d'autres choses qui ne paraissent faire aucun honneur à la nature ni à l'art, et qui cependant ne sont pas oubliés*⁵³.

En théorie, ce voyageur, qui entend servir la cause de la vérité et de l'objectivité historiques, entrevoyait donc que la méthode d'investigation, pour étudier les «représentations collectives» d'un peuple, ne saurait exclure aucune information⁵⁴. Dans la pratique, Freschot a des critères d'observation qui dépendent bien moins du désir d'être exhaustif que de son éthique, de son engagement clérical et patriotique. Sous couvert de mettre, comme Burnet ou Misson, l'observation du voyageur au service de la controverse religieuse, il pénètre à la fois le cercle des érudits et celui des lecteurs curieux, et il défend adroitement ses convictions politiques, son anti-jésuitisme, sa sympathie pour le jansénisme.

Il n'y a pas eu que son talent à utiliser la relation de voyage comme un organe de la polémique catholique qui a fait date dans l'histoire de ce genre au début du XVIII^{ème} siècle. Quelques-uns de ses témoignages seront repris, par exemple, en 1741, par un bénédictin bavarois, l'historien Anselme Desing, professeur à l'université de Salzbourg: Desing, qui avait été étudiant à Vienne sous le règne de Charles VI, utilise les termes de Freschot pour pester contre l'insolence des laquais ou contre la canaille qui fréquente l'université⁵⁵. Mais il ne s'attaque ni à la dégénérescence de la discipline monastique ni à la corruption de l'administration ni au risque de troubles sociaux. Inversement, tout porte à croire que Desing réplique à Freschot quand il s'efforce de prouver que la dévotion du peuple viennois est sincère, ou qu'il s'ingénie à vanter les qualités de la nation allemande. C'est que Desing ne se borne plus à souhaiter l'alliance des catholiques de l'Empire: il rêve à la conversion des protestants et à l'unité confessionnelle.

52 Mémoires (voir n. 4) p. 109: *Sa Majesté dit un jour un bon mot et un peu gai à un Ambassadeur d'Espagne, qui le louoit de parler parfaitement bien le Castillan, en lui répondant que ce n'étoit pas merveilles qu'il le scût parfaitement, puis qu'il avoit employé la nuit et le jour à l'apprendre, entendant parler de sa première femme qui étoit Espagnole; cf. aussi un jeu de mots à propos des castrats italiens, que Freschot juge si incongru qu'il se contente de le rapporter en français, p. 111.*

53 Mémoires (voir n. 4) p. 96.

54 L. TRÉNARD, Les représentations collectives des peuples, in: Bulletin de la section d'histoire moderne et contemporaine, fasc. IV (1962) p. 15.

55 *Auxilia historica, Oder Historischer Behülff, und Bequemer Unterricht Von Denen darzu erforderlichen Wissenschaften* (1741), extraits publiés par Joseph SCHWERDFEGER, *Eine Beschreibung Wiens aus der Zeit Kaiser Karls VI*, in: *Jahresbericht über das K. K. Akademische Gymnasium in Wien für das Schuljahr 1905–1906*, Wien, Verlag des K. K. Ak. Gymnasiums, p. 14.